

## Mardi 16 février 2016.

### « Ouvrez les portes ! » (Le signe de la croix comme porte)

Mes frères, mes sœurs, c'est une grande joie pour moi de m'associer à vous tous pour méditer sur la miséricorde de Dieu. Je remercie vraiment le père Henri Aubert de permettre à une sœur dominicaine de prêcher ainsi chez ses voisins, ses frères jésuites !

Et puisque notre thème est « Naître à la miséricorde », je vous invite à vivre les 40 jours de carême comme les carême semaines qu'il faut à une femme pour mener à terme sa grossesse. Quarante jours pour naître !

Je voudrais commencer par lire avec vous le cantique AT 20, d'Isaïe 26, que l'on chante aux Laudes le mardi de la troisième semaine.

*Nous avons une ville forte  
Le Seigneur a mis pour sauvegarde muraille et avant-mur.*

*Ouvrez les portes !  
Elle entrera la nation juste, qui se garde fidèle.*

« *Ouvrez les portes !* » Méditer sur la miséricorde de Dieu, c'est ouvrir grandes nos portes et nos fenêtres pour y faire entrer de l'air frais, de la joie, car l'Esprit de Dieu nous relève, il nous rend libre, il nous rend forts. Et je voudrais donner ce ton là à ces six temps de rencontre. La miséricorde n'est pas une démarche compassionnelle confite de bons sentiments, elle est la présence de Dieu lui-même qui se lie d'amitié avec l'homme jusqu'à ne plus le quitter. Elle est la joie de Dieu qui s'enfonce dans la nuit jusqu'aux entrailles de la terre pour saisir Adam par la main (et peut-être même par les cheveux) et le relever afin qu'il vive.

Le mot miséricorde est un mot double, construit sur *miseria* et *cordia*. *Cordia*, c'est le cœur, et *miseria*, douleur, affliction, détresse, misère.

La tentation est grande de faire de la miséricorde, ce mouvement de Dieu qui se penche sur la misère de l'homme. J'aimerais pourtant, dans les méditations de ces mardis, aller dans une autre direction : la misère dont il est question dans le mot miséricorde n'est pas d'abord celle de l'homme, mais la misère que Dieu prend sur lui, pour relever l'homme. C'est donc une belle, une bonne nouvelle. Dès la création, puis de la crèche à la croix, Dieu s'installe à hauteur d'homme, afin que l'homme puisse s'adresser à lui face à face, « comme un ami parle à son ami ».

### 1. La porte de la miséricorde

« *Ouvrez les portes !* » dit Isaïe.

Alors, commençons par le commencement et ouvrons la porte.

Une porte ouverte, cela permet d'entrer et de sortir. La porte de la miséricorde, ouverte le 8 décembre non seulement permet d'entrer dans cette démarche, mais surtout nous permet de sortir pour annoncer cette miséricorde au monde. La miséricorde de Dieu n'est pas pour nous seuls, elle n'est pas seulement ce temps favorable offert à son Église. Elle est pour tous. C'est pourquoi elle requiert nos mains, nos mots, notre cœur, notre intelligence, notre art pour être annoncée au monde.

Le 1<sup>er</sup> septembre 2015, le pape François adresse une lettre à Mgr Fisichella, président du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation, à l'approche du Jubilé extraordinaire de la miséricorde. Il y écrit notamment ceci :

« Le Jubilé a toujours constitué l'opportunité d'une grande amnistie [...] *Dans les chapelles des prisons, elles pourront obtenir l'indulgence et, chaque fois qu'elles passeront par la porte de leur cellule, en adressant leur pensée et leur prière au Père, puisse ce geste signifier pour elles le passage de la Porte sainte, car la miséricorde de Dieu, capable de transformer les cœurs, est également en mesure de transformer les barreaux en expérience de liberté.* »

En invitant les détenus à faire de la porte de leur cellule une porte de la miséricorde, le pape emploie une image magnifique, et spécialement osée. En effet, la porte d'une cellule – au moins en France – est une porte fermée à double tour dont l'habitant n'a pas la clé. Il ne peut pas sortir quand il le veut. Il peut craindre pour sa vie, en cas de malaise, en cas d'incendie. Un autre a les clés.

Il y a de multiples formes d'enfermements, dans la maladie, la solitude, le vieillissement. Il y a les prisons volontaires que nous nous forgeons. Mais la prison reste une figure unique : ceux qui sont là sont en attente d'un jugement ou déjà jugés et condamnés. Ils sont la figure du coupable.

## Dieu captif

Or, en mourant sur la croix, crucifié entre deux coupables, c'est aux coupables que le Christ a choisi de s'identifier. Il a accepté d'être identifié, confondu, avec eux, avec nous, afin qu'ils ne soient plus seuls avec leur faute. Jamais il n'accuse quiconque. Jamais il ne condamne (à la femme adultère, il répond au contraire « *Moi non plus, je ne te condamne pas* » Jn 8,11), mais il partage la condamnation. Sans porter de jugement sur quiconque, lui supporte, porte le jugement sur lui.

C'est pourquoi nous pouvons lire autrement la fin de la dernière lettre aux sept Églises au chapitre 3 du livre de l'Apocalypse : *Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi.* (Ap 3, 20)

*Dieu est dans nos vies comme un détenu qui frappe et qui n'a pas la clé.* La porte de la miséricorde, c'est aussi à nous de l'ouvrir pour qu'il puisse entrer. Avec le Christ, tout lieu de mort peut devenir autre chose que la mort. Lui ouvrir, c'est faire de l'enfermement un lieu de liberté. Être libre, c'est être avec le Christ.

## 2. Le signe de la croix, une porte

La porte de la miséricorde par excellence, c'est la croix. Elle ouvre le ciel, qui plus jamais ne se refermera. A la mort de Jésus, le voile du temple se déchire (Mt 27,51). Et ce déchirement fait écho au déchirement du ciel lors du baptême de Jésus (« *les cieux s'ouvrent* » Mt 3,16), en réponse à ce cri d'Isaïe « *Ah si tu déchirais les cieux et descendais, les montagnes seraient ébranlées* » (Is 63,19). Eh bien voilà, à l'heure où le Christ meurt en croix, le ciel est déchiré, le voile du temple est déchiré, le corps du Christ est déchiré, mais *l'amour de Dieu n'est pas déchiré*. La miséricorde est la toile de fond de cet amour qui se fait pauvre lui-même jusqu'à prendre la toute dernière place pour ramener un par un tous ceux qui l'attendaient depuis les origines du monde.

Le nouveau baptisé de Pâque va entrer dans l'existence chrétienne par la porte de la croix. C'est une porte « étroite », nous rappelle l'évangile<sup>1</sup>, mais non parce que Dieu serait un juge sévère. C'est une porte étroite, car comme le faisait remarquer un enfant du catéchisme, « pour y passer il faut être petit ». C'est une porte étroite, en forme de croix, car pour y passer, il faut avoir les bras ouverts, qui ne retiennent rien, mais sont tout prêts à accueillir ce qui vient. C'est une porte étroite, mais ce n'est pas une porte triste, ce n'est pas une porte de cimetière, c'est une porte de palais qui mène à la salle du banquet. C'est une porte étroite qui s'ouvre chaque fois que nous traçons sur notre corps le signe de la croix.

Lorsque nous faisons le signe de Croix, c'est notre corps que nous marquons du nom de chacune des trois personnes de la Trinité, notre corps fragile, parfois douloureux, marqué par le nom de notre Dieu, et marqué par la croix. Notre corps, que Dieu a choisi pour en faire sa maison.

« Le Père ne se regarde pas : Il n'est qu'un regard vers le Fils, qui n'est qu'un regard vers le Père ; et le Père et le Fils ne s'idolâtrèrent pas : ils ne sont qu'un élan vers le saint Esprit qui respire le Père et le Fils. [...] Éternellement, la Trinité est le dépouillement de Dieu »<sup>2</sup> dit magnifiquement Maurice Zundel.

Alors, pendant ce carême, entrons, avec Dieu, dans le dépouillement de Dieu.

### Au nom du Père

Lorsque nous marquons notre corps du nom du Père, ce que nous confessons est d'abord un mystère et un secret. Un secret entre chacun de nous et le Père. La relation que nous tissons avec Dieu est toujours singulière, unique, car chacun de nous est absolument unique. Chacun a une manière de croire unique, une manière d'aimer unique et une manière d'espérer unique. Et chaque jour que Dieu fait, nous pouvons à nouveau tisser avec notre Dieu une relation unique. Quoi que nous ayons fait hier, aujourd'hui est neuf, et Dieu n'est pas le Dieu d'hier, mais le Dieu d'aujourd'hui.

La voix du Père est relayée à deux reprises dans les synoptiques : lors du baptême de Jésus et lors de la transfiguration. Et deux fois chez Matthieu, cette voix du Père annonce « *Celui-ci est mon Fils bien aimé* ». Cette parole est pour chacun. Non seulement elle désigne le Christ, mais elle nous désigne chacun de nous comme fils bien-aimé, dès lors que Jésus a pris notre peau. « Bien aimé », *c'est notre nom pour Dieu*. Et c'est cela que nous confessons en marquant nos fronts du « nom du Père ».

Le dépouillement du Père, c'est de donner tout ce qu'il a. Il n'existe que de donner et de se donner. C'est pourquoi Il est toute joie, car comme me le dit un jour une sœur bénédictine, quand j'avais 17 ans, « La joie, c'est ce qui reste quand on a tout donné ». Voilà le secret du Père que nous confessons en marquant de son nom nos fronts : sa richesse n'est ni sa puissance, ni son pouvoir, ni sa domination. Sa seule richesse, tout ce que le Père possède, c'est le don qu'il fait de lui-même au Fils, en qui désormais nous sommes associés, comme fils bien-aimés destinataires de tout l'amour du Père. Infinie pauvreté de Dieu qui n'a rien en propre puisqu'il donne tout. Infinie fragilité de Dieu qui ne peut rien reprendre de ce qu'il a donné.

*La joie du Père, en vérité, c'est de ne regretter aucune de nos existences.*

---

<sup>1</sup> Cf. Mt 7, 13 : « Entrez par la porte étroite. Large, en effet, et spacieux est le chemin qui mène à la perdition, et il en est beaucoup qui s'y engagent ; mais étroite est la porte et resserré le chemin qui mène à la Vie, et il en est peu qui le trouvent. »

<sup>2</sup> Maurice ZUNDEL, *Je parlerai à ton cœur*, Canada, Anne Sigier, 1990, p. 102.

## Au nom du Fils

Le mouvement qui va du Père au Fils est un mouvement vertical de descente, de haut en bas. Manière de nous rappeler que la vie du Fils est ce mouvement de descente qui choisit de quitter Dieu pour venir rejoindre la condition humaine. L'épître aux Philippiens a ce mot très fort : « *Il s'est vidé de lui-même* » (Ph 2).

C'est ce mouvement de descente que nous imprimons sur notre corps lorsque nous passons du nom du Père au nom du Fils, afin de signifier qu'il nous faut nous aussi descendre en nous pour trouver Dieu, car le ciel où se trouve Dieu est aussi caché au plus profond de la terre, au plus profond de nos entrailles (et nous verrons qu'un des mots hébreux pour dire la miséricorde est le mot « entrailles »), au cœur de nos rencontres les plus banales.

Si le ciel où se trouve Dieu, c'est là où règnent l'amour, la foi et l'espérance, il se pourrait qu'on le trouve au plus près du corps ! Dans la nourriture et le tact, dans le soin, dans la caresse, dans la beauté du geste et du vêtement, dans la jouissance de l'amour quand il est respectueux et des mots quand ils honorent une pensée qui rend libre, oui, c'est au plus près du corps, dans tout ce qui nous tient entre nous et fait de ce monde un monde habitable, que se déploie le ciel. La miséricorde de Dieu, le lieu où tremble son cœur au rythme du nôtre, c'est vers le « très bas ». Et c'est en notre corps, « très bas », que le Fils, dans son dépouillement, a déposé sa vie.

Aussi, nous signer ainsi du nom du Fils, c'est progressivement comprendre que Dieu a besoin que nous veillions sur lui. Cela nous détourne de nous préoccuper de nous-mêmes, cela nous détourne de penser à notre propre salut, *car notre salut, finalement, c'est précisément d'être délivrés de la pensée et du souci de nous-mêmes*. En mettant sa vie entre nos mains, Jésus nous détourne de nous-mêmes puisque c'est de sa vie à lui et de la vie des autres (c'est tout un) dont nous avons à nous préoccuper.

Le signe de la croix, « au nom du Fils », c'est nous rappeler l'urgence de prendre soin de Lui, Lui le Fils de Dieu, qui a remis sa vie entre nos mains. Car comme le disait Etty Hillesum :

« Je vais t'aider, mon Dieu, à ne pas t'éteindre en moi, mais je ne puis rien garantir d'avance. Une chose cependant m'apparaît de plus en plus claire : ce n'est pas toi qui peux nous aider, mais nous qui pouvons t'aider - et ce faisant nous nous aidons nous-mêmes. C'est [...] la seule chose qui compte : un peu de toi en nous, mon Dieu »<sup>3</sup>.

« *Aimer Dieu, c'est vouloir le protéger contre nous-mêmes* »<sup>4</sup> dit encore Maurice Zundel. Voilà le cœur de l'Évangile. Non pas se sauver soi-même, mais tenter de le sauver en nous-mêmes, de le sauver de nos ténèbres, de nos lâchetés et de nos peurs. Prendre soin de Lui comme Marie et Joseph qui s'enfuient en Égypte pour le protéger d'Hérode. Car la joie du Fils, c'est d'être un des nôtres.

## Au nom du saint Esprit

L'Esprit saint, le Défenseur promis par Jésus à l'heure de sa passion, c'est la présence du Christ ressuscité parmi nous et en nous. C'est l'Esprit du ressuscité. C'est la Vie même du Père qui a relevé le Fils de la mort et nous entraîne en Dieu. C'est pourquoi, lorsque

---

<sup>3</sup> Etty HILLESUM, *Une vie bouleversée*, Paris, Seuil, 1995, pp. 176-177. (12 juillet 1942).

<sup>4</sup> Maurice ZUNDEL, *op. cit.*, p. 128.

nous invoquons le nom de l'Esprit sur notre corps, nous le marquons de cette vie éternelle et définitive, qui respire en nous, qui prie en nous quand nous ne savons pas prier, qui désire en nous la vie. L'Esprit saint est la vie éternelle en nous, cette vie qui n'est pas pour après la mort, mais qui est l'inscription éternelle en Dieu de ce qui en nous est vivant. On ne part pas au ciel comme si on allait quelque part, il faut devenir le ciel, il faut que notre vie goûte aujourd'hui, dès maintenant, la vie éternelle. Syméon le Nouveau théologien (949-1022), chantre de Dieu par ses hymnes, disait : « *Que dise adieu à la vie éternelle celui qui ne l'a pas rencontrée ici bas* ».

Si Dieu est pur dépouillement, c'est parce qu'il est pure relation et le nom de ce mouvement, c'est l'Esprit.

Tracer sur nos corps le nom de l'Esprit, c'est vouloir vivre et transmettre cette vie dense, belle, grave, et joyeuse, éternellement aimée de Dieu en nous, c'est faire un pied de nez à la mort qui ne peut tuer en nous que ce qui déjà est mort. C'est inscrire le dépouillement sous le sceau de la joie.

L'Esprit est le nom de la joie de Dieu en nous.

### **Amen – Qu'il en soit ainsi.**

La croix est la porte de l'éternelle miséricorde de Dieu. Le signe de la croix est le vêtement dont nous pouvons nous revêtir chaque matin. C'est un vêtement de roi qui peut habiller chacun des pauvres que nous sommes. C'est revêtir Dieu que le tracer sur nos blessures et nos peurs, revêtir sa royauté. Si notre pauvreté est la demeure choisie par le Très Haut pour habiter avec nous, en nous revêtant du dépouillement de Dieu, nous devenons avec lui, des princes.

A l'heure de la mort, lorsque nous serons enveloppés de nuit, Dieu le Père lui-même viendra s'agenouiller auprès de nous et nous border de celle que François d'Assise appelait « notre sœur la Nuit », cette Nuit qui enveloppa son Fils dans un grand linceul blanc comme dans le poème de Péguy.

« C'est alors, ô nuit, que tu vins  
et dans un grand linceul tu ensevelis  
Le Centenier et ses hommes romains,  
La Vierge et les saintes femmes,  
Et cette montagne, et cette vallée, sur qui le soir descendait,  
Et mon peuple d'Israël  
et les pécheurs et ensemble celui qui mourait,  
qui était mort pour eux  
Et les hommes de Joseph d'Arimatee qui déjà s'approchaient  
Portant le linceul blanc. »<sup>5</sup>

Lui le Père, qui avait les mains liées à la mort du Fils unique, puisqu'il n'avait pu ni voulu empêcher l'amour d'aimer, Lui le Père dont les mains sont liées tant que nous sommes à l'œuvre, tant que nous sommes en vie, liées par son amour pour nous qui n'est que l'unique amour qu'il a pour son Fils, (cet amour qui fait de chacun de nous des bien aimés), c'est Lui le Père, qui à l'heure de notre mort, aura les mains libres pour nous délier de tout ce qui nous entrave encore, de tout ce qui est mort et qui a été défait par la mort.

---

<sup>5</sup> Charles PÉGUY, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, Paris, Poésie/Gallimard, 1986, p. 156.

Le signe de la croix est une porte qui nous fait entrer dans le dépouillement de Dieu. Porche royal, par lequel nous sommes invités à sortir de nous mêmes pour ouvrir les yeux, les oreilles, les mains, les bras le cœur, l'intelligence sur ce monde pour l'aimer. Dire « Amen », c'est dire, « Me voici Seigneur. Aujourd'hui, je vais tâcher de t'aider à ne pas t'éteindre en moi ».

Voilà la première œuvre de miséricorde.

*In manus tuas, Pater, commendo spiritum meum,  
In manus tuas, Pater, commendo spiritum meum.*